

Pa 1926

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ
DES AMIS DU MUSÉUM
NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE
ET DU
JARDIN DES PLANTES

NOUVELLE SÉRIE
ANNÉE 1942
1^{er} TRIMESTRE



SIÈGE SOCIAL : 57, RUE CUVIER, PARIS



Publication trimestrielle

A nos Membres

Après plusieurs années de disparition par suite de sa fusion avec la revue scientifique : « *La Terre et la Vie* », le *Bulletin de la Société des Amis du Museum* va renaître.

Il était impossible de laisser nos nombreux membres, si attachés à leur Association et au Museum, sans un lien, un *bulletin*, qui, tous les trois mois au moins, leur parle de la vie de la Société et en retrace les événements les plus importants.

Pendant plusieurs années le journal : « *La Terre et la Vie* », avait bien voulu se faire l'organe de notre Société, et la lecture de cette revue scientifique avait été fort goûtée de tous nos membres. Malheureusement, la publication d'un journal de cette importance exige aujourd'hui des frais de plus en plus considérables, et force a été de suspendre sa publication jusqu'à nouvel ordre, le budget de notre association ne pouvant supporter, à l'heure actuelle, une dépense de cette importance.

Aussi notre Conseil a-t-il décidé de faire reparaître notre *bulletin* sous son ancienne forme, et, espérant pouvoir le rendre aussi intéressant qu'autrefois, nous sommes persuadés que tous vous lui réserverez bon accueil.

LE CONSEIL.

Avis important

Les membres qui écrivent à notre permanence pour obtenir des renseignements voudront bien, en raison de l'augmentation des frais postaux, joindre toujours un timbre pour la réponse.



La vie de la Société pendant les hostilités

Jusqu'au mois de juin 1940 la Société des Amis du Muséum, grâce à l'énergie et au dévouement de sa secrétaire Mme Tabanou, avait pu continuer à vivre, malgré l'absence de son actif Secrétaire général, M. Duvau, mobilisé aux armées. Des conférences avaient eu lieu, comme par le passé, en 1939, toujours très goûtées des membres de la Société.

En juin 1940 l'arrivée de l'armée allemande à Paris obligea notre secrétaire à quitter la capitale et à fermer les portes de notre permanence au Muséum. La Société, privée de son Président, M. le Gouverneur Général Olivier, Commissaire Général de l'exposition française à New-York où il s'est signalé par les plus éminents services, de son Secrétaire général, retenu aux armées, entra en sommeil.

Mais petit à petit la vie de la capitale reprenait, les parisiens rentraient et M. le Professeur Germain, Directeur du Muséum, ne voyait pas, sans regret, se prolonger le silence des Amis du Muséum, si chers à son cœur de Directeur. Une réunion du Comité eut lieu le 16 janvier 1941, dans laquelle, sur la proposition de M. le Directeur Germain, il fut décidé qu'on demanderait à M. Demorlaine, Inspecteur Général des Forêts en retraite, Professeur Honoraire à l'Institut National Agronomique, Conservateur en Chef honoraire des Promenades de la Ville de Paris et du Département de la Seine, Vice-Président de la Société, d'assurer par intérim les fonctions de secrétaire général de la Société.

Notre Vice-Président ne pouvait se soustraire à cette marque de confiance de ses collègues et, le 15 mars la permanence de la Société fut réouverte au Muséum, deux fois par semaine, les jeudi et samedi de 14 heures à

16 h. 30, grâce au concours de deux personnes recrutées par notre Vice-Président et bien connues de lui par leurs capacités et leur dévouement : M. Blancherie, secrétaire-trésorier de la Société française des Amis des Arbres, et M. André Suquet, ingénieur, fils de l'Inspecteur Général des Ponts-et-Chaussées, ancien Directeur de l'École des Ponts-et-Chaussées.

C'est avec un réel plaisir que beaucoup de membres de la Société purent franchir de nouveau les portes de notre permanence, venant payer avec une grande bonne volonté, malgré la dureté des temps présents, leurs cotisations arriérées. De nouveaux membres furent inscrits. M. le Directeur Germain avait vu juste : la Société des Amis du Museum venait, malgré les difficultés de l'heure présente, de reprendre complètement vie.

Des conférences furent organisées, comme par le passé, dans le grand amphithéâtre Cuvier, dès que la température permit de pouvoir y rester assis. Ce furent à partir du 17 mai 1941, M. le Gouverneur Merwart qui voulut bien nous parler de « *l'Atlantide* » ; le 7 juin 1941, M. Bertin, Sous-Directeur au laboratoire d'herpétologie du Museum, qui nous fit faire une descente très intéressante au fond des mers ; Mme Marion Senones, bien connue de nos membrs, qui nous parla la semaine suivante de « *La vie intellectuelle au Sahara Maure* » ; M. Jean-Paul Lebœuf, attaché au Musée de l'Homme, qui nous résuma son voyage au lac « *Des trois ceintures* », en Afrique Centrale, enfin, conférence particulièrement goûtée du public, M. Paluel-Marmont, qui nous fit faire dans un style imagé et pittoresque, un voyage, avant la lettre, en *Transsaharien*. Nous sommes heureux, grâce à l'obligeance habituelle du conférencier, de pouvoir en faire profiter les lecteurs du bulletin pour sa réapparition. Enfin il nous avait paru comme presque une nécessité, à cette époque de restrictions, d'entretenir nos membres de la vie des animaux de basse-cour et de l'élevage des poules et des lapins, ainsi que des plantes sauvages pouvant entrer dans notre alimentation journalière.

comme légumes. MM. les Professeurs Urbain et Guillaumin, du Museum, voulurent bien demander à leurs assistants de faire ces conférences. Qu'ils en soient remerciés.

Les conférences reprendront dès que la température permettra d'utiliser le grand amphithéâtre du Museum et auront lieu le samedi à 17 heures. Nos membres seront prévenus de la réouverture de ces conférences.

Maintenant que notre Société a repris sa vie active, sinon normale, nous ne saurions trop demander à nos membres de nous aider à vivre en payant régulièrement leurs cotisations ; c'est le seul moyen de nous encourager et de nous permettre de faire aussi bien que par le passé, malgré les difficultés de tous genres, qui, tous les jours, deviennent de plus en plus difficiles à résoudre.

J. D.

UN VOYAGE

EN TRANSSAHARIEN

par M. PALUEL-MARMONT.

Dans la série des conférences données par la Société des Amis du Museum au cours de la saison 1940-41, M. PALUEL-MARMONT nous a fait accomplir un voyage en Transsaharien. Beaucoup de nos membres n'ont pu, pour des raisons diverses, assister à cette conférence. Nous pensons leur être agréable en en publiant ici quelques extraits.

Il y a quelques mois, un mot, un nom, qui ne pouvait être et n'était en effet qu'à peine murmuré, a reçu en quelque sorte la permission d'être prononcé à voix haute.

Ce mot, ce nom, c'est le Transsaharien.

Alger... Oudjda... Colomb-Bechar... Trente heures de train rapide... et voici Tabankort à une heure du Niger, puis In-Tassit, nœud de correspondance pour Gao et Tombouctou.

Un rêve, dites-vous ?.. Allons donc ! Une réalité. D'Alger à Oudjda et à Bou-Arfa, non loin de Colomb-Bechar, la voie ferrée existe. Il n'est plus que de prolonger la ligne d'environ deux-mille kilomètres... La distance de Paris à Constantinople ! C'est formidable et ce n'est rien. Une plus ou moins grande quantité de rails à ajouter bout à bout. Nos ingénieurs ont réussi des entreprises plus difficiles. Ce qui était difficile, si difficile qu'on a pu croire un moment que c'était même impossible, c'était de dire : on commence !

Alors, si vous le voulez bien, et comme pour rattraper tout le temps passé en palabres et en atermoiements, nous allons considérer que le Transsaharien est une chose faite, qu'il est déjà réalisé, qu'il fonctionne, que chaque jour un train quitte Alger... et ensemble nous allons accomplir le beau voyage !

M. Paluel-Marmont nous entraîne ainsi à sa suite vers Blida.

Un poète arabe a noté que l'étranger l'appelle Blida, qui signifie la petite ville, mais que l'indigène la nomme Ourida, qui signifie la petite rose. Ceinturée de jardins, elle sent la rose en effet et l'orange ; mais nous n'avons qu'à peine le temps de respirer son parfum, car, à travers le feuillage d'argent de ses oliviers, le train roule et nous emporte... Par une brèche complice, nous abordons une muraille de pierre, nous entrons dans le Djebel, dans la montagne. Nous la traversons. Nous descendons la vallée du Chelif... Bientôt c'est Bel-Abbès, la ville de la Légion. Le vert n'y est plus guère représenté que par les épauettes des légionnaires et par une pâle bordure de cactus au long des routes. Tout le reste est ocre, ou chamois, ou même soufre, car nous sommes déjà sur les très hauts plateaux qui précèdent l'Atlas.

Pour notre enchantement, une ville y niche, une ville très ancienne, refuge presque intact des mœurs berbères et des vestiges de l'art hispano-mauresque : Tlemcen, la ville-musée, sertie d'escarpement où carillonnent des cascades... Le train roule... Quelques tours de roues encore, et les plaques indicatrices annoncent Oudjda, au Maroc.

C'est d'ailleurs, à présent, à travers le Maroc que nous allons descendre, pendant près de quatre cents kilomètres, coupant du Nord au Sud les contreforts du Grand Atlas, pour franchir à nouveau, tout au bas de cette verticale, la frontière algéro-marocaine, et atteindre Colomb-Béchar.

Nous sommes à la porte du Sahara.

Ici, aboutissent les derniers lauriers-roses, les derniers grenadiers aux fleurs de sang. L'eau chuchote encore de toutes parts, mais à travers une herbe rare, une herbe dont le vert tient moins de place que l'or du sable ou le flambloiment des pierres. Car, ici, tout commence de flamber et d'être flamme. Chaque rocher, chaque caïl-

lou, chaque grain de sable, chaque morceau de sol, chaque point de ciel a sa couleur, ses couleurs, des couleurs sans cesse en mouvement, en glissement vers une note plus accentuée ou plus limpide. La lumière, à proprement parler, vit. Elle bouge. Elle chante ; et les dunes toutes proches la répètent, si l'on peut dire, d'écho en écho, à l'infini...

Le voilà prononcé le mot attendu : l'infini. Il est là, presque sous nos yeux, presque à portée de notre oreille, de notre main, de tous nos sens...

Pourtant, le désert n'est pas encore tout à fait derrière la porte. Pour arriver jusqu'à lui, il nous faut suivre un long couloir de sable mou, qui est la vallée de la Saoura, un de ces fleuves sahariens étranges qui, au lieu de couler vers la mer, s'évanouissent au centre du continent torride — à moins que, pour éviter à leurs eaux d'être absorbées par le soleil, ils n'aient choisi de traverser en tunnel le désert, pour aller réapparaître ailleurs, très loin, si loin qu'on prend leur résurrection pour une source nouvelle et leur cours pour celui d'un autre fleuve... Les oasis se succèdent si nombreuses, si voisines les unes des autres que les indigènes appellent cette vallée de la Saoura la rue des palmiers.

Des caravanes passent. Les chameliers font un petit salut du geste à notre train qui passe et roule à toute allure, se pressant vers Beni-Abbès.

Beni-Abbès ! Une oasis, d'abord, de 10.000 palmiers. Puis un village au milieu de jardins clos, un village si pittoresque, si curieux, si bizarre même qu'on l'a surnommé le village à l'envers. Les rues y sont si continuellement voûtées et sombres, elles forment un labyrinthe si parfaitement obscur qu'il faut s'y promener un falot à la main alors que chaque intérieur de maison s'ouvre sur une cour inondée de soleil...

Mais Beni-Abbès c'est plus encore qu'une oasis et qu'un village. Sur un mamelon tout proche, une petite muraille basse, en argile grise, dessine une petite cour rectangulaire où s'élève une modeste chapelle, une cha-

pelle que construisit de sa main un brillant officier de cavalerie, qui fit de cette retraite son premier ermitage : le P. de Foucauld.

Le Sahara n'est plus très loin. Déjà c'est le climat du désert. A la chaleur torride du jour succède, le soir, le froid vif de la nuit, le froid vif et le silence, le silence farouche de la nuit saharienne, sans souffle, sans murmure, sans aboiement, rien. Rien qu'une immobilité de tout, stupéfiante, écrasante.

Le paysage a changé. Plus guère de rochers ni de cailloux, ni même de sable. Mais un sol presque noir, criblé de fossiles de coquillages, de débris d'éponges pétrifiées. Une oasis encore, à Ksabi, une oasis aux palmiers rares et déprimés... et c'est le désert assoiffé et stérile.

Assoiffé, stérile, mais non pas encore désert comme son nom. Nous allons encore rencontrer en effet quelques rassemblements de huttes en boue durcie, serrées les unes contre les autres, réunies par des ruelles couvertes, et où le nomade, qui réclame à ces gîtes d'étape ce que le matelot demande aux ports, trouve des boutiques, des cafés et des lieux de plaisir.

Il y a encore, çà et là, une vague humidité souterraine qui subsiste, invisible mais présente, et dont la présence invisible se traduit par un dernier sursaut de végétation, une dernière explosion de palmes, une dernière oasis, un dernier village avant la grande solitude désolée.

Ce dernier village, c'est Adrar.

De longs murs de terre rouge, des ruelles tortueuses, une palmeraie où l'eau rare coule en filets mesurés, amenée ici par les prodigieuses hoggaras. Armés de quelques outils rustiques, des hommes ont creusé jusqu'à cinquante et soixante mètres dans le sol des galeries spacieuses, régulières, qui étendent leur réseau sur des dizaines de kilomètres. Les pluies sahariennes sont rares. Mais cette extrême rareté des pluies se trouve, en quelque sorte, compensée par la puissance des moyens de capta-

tion de l'eau. Dans toutes les directions, les galeries souterraines, les hoggaras, captent l'eau tombée, la récupèrent, la conduisent à l'oasis. C'est une des plus formidables entreprises humaines connues. On n'a pas encore déterminé exactement de quelle époque date cet ouvrage



fantastique, ni le nombre des travailleurs souterrains qui le réalisèrent et s'ils mirent à accomplir leur besogne dix ans ou un siècle. Toujours est-il qu'Adrar reçoit de l'eau. Peu ; mais elle en reçoit. Et elle est, au seuil du

Sahara, la cité refuge, le caravansérail où le vacarme de la fête indigène ne cesse pas, où le plus petit événement est prétexte à réunion, à palabre, à danse, à chant et à fantasia.

Adrar dépassée, nous roulons à présent dans un paysage uniformément plat. Aucun mouvement de terrain, pas la moindre petite ondulation, aussi loin et aussi longtemps que le regard se pose. Pas un arbuste, naturellement ; ni une plante, ni un brin d'herbe. Aucun signe de vie sur cette terre morte, brûlée de soleil, éternellement balayée et usée par les vents. L'atmosphère surchauffée tremble de chaleur. Un petit caillou est tout à coup saisi par un miroir mystérieux ; puis c'est deux petits cailloux, puis trois, puis cent, puis mille, puis un milliard de petits cailloux qui s'allument, s'animent, se transfigurent, composent une sorte de plage impalpable, une plage qui devient lac... L'eau est là, devant nous, immobile, scintillante. Le train fonce sur elle. Il va y entrer... Il y entre !... Non ; l'eau s'est éloignée. Elle s'éloigne. Elle s'éloigne plus vite que nous approchons. Elle fuit. Elle s'évapore, mais c'est pour reparaître ailleurs, à droite, à gauche, partout,... partout et nulle part.

Pourtant, ce que nos yeux semblent apercevoir à l'extrême horizon, cela n'a pas l'air d'un mirage. C'est une espèce de tache aux formes géométriques,... qui ne fuit pas,... qui se laisse approcher et à mesure se précise. C'est une construction vaste, spacieuse, avec des dépendances,... on dirait une gare !... mais c'est une gare. C'est Reggan, la grande gare mixte pour chemin de fer, auto et avion. Une réserve de vie : 1.000 litres d'essence ; des ateliers de réparation et de dépannage ; un gîte confortable pour les voyageurs.

Nous avons à présent sept cents kilomètres à franchir avant de retrouver autre chose que le rien dans lequel nous allons nous plonger. Pendant sept cents kilomètres nous allons nous trouver au centre d'un désert circulaire, invariable, obsédant, où nous perdrons peu à peu l'im-

pression d'avancer. Nous éprouverons la sensation que notre wagon est arrêté, figé sur un point de la terre, le point le plus désolé, et que c'est le sol qui défile sous lui. Une espèce de désert-tapis-roulant !...

Dans trois ou quatre directions, à vingt ou trente jours de marche, un puits, c'est-à-dire un trou d'eau ; les sahariens disent : un point d'eau. Partout ailleurs, jusqu'à des centaines de kilomètres à la ronde, rien. C'est çà le Tanesrouft, le Pays de la Peur, le Pays de la soif, que nul n'aborde sans un frisson, dont nul ne sort sans un grand contentement parce qu'il suffit de rater le puits pour n'en plus sortir jamais !...

... Ceux qui parlent ainsi ce sont les sahariens, les vrais, les hommes du sable, les trimardeurs de pistes, les enthousiastes de l'aventure et du danger !... Nous, nous ne risquons que d'avoir un peu chaud, et encore ! Les wagons du Méditerranée-Niger sont si ingénieusement conçus, si confortablement aérés et réfrigérés !... Une panne ? oui ; la chose est toujours possible. En cas, nous demanderons à quelque mehariste traversant la région de mettre à notre disposition son chameau... Vous avez peur des chameaux ? Il ne faut pas. D'abord ce sont nos frères. Du moins les Arabes l'affirment. Ils prétendent que pendant qu'Allah était en train de pétrir l'homme, deux morceaux d'argile lui échappèrent et tombèrent du ciel sur la terre. De l'un sortit le dattier et de l'autre le chameau... « Le chameau ne voit pas sa propre bosse, disent encore les arabes, mais il voit celle de son voisin. » Quand je vous disais que ce sont nos frères !

... Il y a maintenant huit heures que nous avons quitté Reggan, huit heures que nous roulons, que nous descendons d'une traite à travers des horizons illimités, tremblant de chaleur et de lumière.

Mais bientôt nous observons qu'autour de nous l'aspect des choses change insensiblement. Il semble qu'une sorte de transition s'opère. Les petits cailloux du Tanesrouf paraissent désordonnés sur le sol moins rose, plus

roux, et nous voyons à présent se dessiner, en pentes très douces, très lentes, de vastes cuvettes naturelles.

Peu à peu, nous découvrons quelques lambeaux de hamada semée de grosses pierres irrégulières. C'est comme si nous abordions la rive sud du Sahara, comme si le grand océan du Tanesrouf venait mourir ici, sur une plage rude et sévère... Çà et là — oh ! très rarement encore ! — la roche émerge en glacis à fleur de terre, en nappes noires et polies, comme des flaques de lave... Et çà et là apparaissent aussi de grandes régions de lande sablonneuse, d'où sortent, espacées de loin en loin, de petites touffes d'herbe jaune pareilles à des bouquets fanés...

Ainsi, au seuil de l'immense Afrique Centrale où règnent encore les grands fauves, s'annonce la brousse.

Au loin, nous voyons poindre la tourelle dentelée du poste de Tabankor, qui monte la garde à l'entrée du Soudan.

Et puis c'est In-Tassit. Le train stoppe. Nous descendons. Le courant des voyageurs se partage en deux. Les voyageurs pour Tombouctou, Segou, Bamako, par ici !... Par là, les voyageurs pour Gao et Niamey !...

M. Paluel-Marmont nous a conduits jusqu'au Niger, et même jusqu'au Golfe de Guinée où s'est terminé le beau voyage à travers cette Afrique française aux richesses incalculables dont la plupart sommeillent encore et qu'il nous appartient de réveiller.

Le Transsaharien, que nous avons emprunté avec lui avec quelques années d'avance sur le réel, répond à ce programme et à cette ambition.

Les Parcs nationaux du Nippon

La protection des sites naturels n'a nullement été négligée au Nippon. Il y a été institué douze parcs nationaux, qui sont décrits dans un très beau livre rédigé en langue japonaise ; cette publication, abondamment illustrée, nous a été obligeamment adressée par notre ami, le Dr. M. Miyajima, Professeur à l'Université Keio à Tokyo et attaché au *Kitasato Institute*.

Les nombreuses îles de l'Empire du Nippon s'étendent sur une très grande longueur du N-E au S-W, et la variété des climats étant considérable par suite des différences de latitude et de la présence de deux courants marins venant de directions opposées, il s'ensuit que les parcs nationaux présentent des caractères fort différents les uns des autres. Ils ont cependant un caractère commun, qui les distingue des sites protégés dans la plupart des autres pays : c'est leur nature volcanique ; elle est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'insister : elle retentit naturellement sur les conditions biologiques de chacune des régions envisagées. Malheureusement, la remarquable documentation publiée à ce sujet ne mentionne rien de la faune et de la flore et donne presque uniquement des descriptions physiques et des renseignements sur les voies d'accès aux parcs.

Les douze parcs nationaux sont répartis dans trois grandes îles. En allant du Nord au Sud, ils sont au nombre de deux dans l'île de Hokkaïdo, de sept dans l'île de Hondo (qui est la principale), et de trois dans l'île de Kyushiu.

A. DANS L'ILE DE HOKKAIDO.

1° *Akan*. Ce parc comprend de nombreux volcans, dont les principaux sont le Mé-Akan-Daké (1 503 m.) et le Akan-Fuji, et de très beaux lacs comme le Panketô, l'Akanuma

et l'Akan. Le cratère du Kamuinupui et les funérolles du mont Iwô sont également très remarquables.

2° *Dai setsuzan*. Le haut plateau de ce nom est partiellement couvert de neige toute l'année et est connu pour sa merveilleuse flore de haute montagne. On visite surtout la chaîne volcanique de Dai-setsu, le lac Sugatami, la source de la rivière Akaïshi, la région de Takahagahara, les gorges de Sô-un, le mont Tomiryonodaké, l'ancien cratère du Tokadsudaké et le mont Horokamet-sutoku.

B. DANS L'ILE DE HONDO.

3° *Towada*. Ce parc est le plus septentrional de la grande île, et est déjà un peu moins sauvage que ceux de Hokkaïdo. La principale attraction en est le lac Towada, que l'on voit le mieux de Kogakudai, et d'où s'écoule le torrent Oïrasé qui traverse une forêt dense. Les points les plus intéressants sont l'île d'Ebisu, Nakayama, la cascade de Choshi et les gorges de Shirogakura.

4° *Nikko* est un des endroits les plus célèbres de l'empire japonais et a été constitué en parc national. Ses montagnes (mont Nantaï, etc.), ses lacs (Chuzenji, Yunoko, Osenuma, etc.), ses cascades (Kegon, Hira-suberi, Sanjo, etc.), ses sites pittoresques (Utahama, Osegahara), ses stations thermales (Yumoto), ses temples et palais (Toshogu, Yomeimon, Tachigi-Kwannon), ses ponts recourbés et gracieux, en font une des régions les plus appréciées des touristes.

5° *Fuji-Hakoné*. Un timbre-poste a été spécialement édité en 1936 par l'Administration japonaise des Postes pour faire connaître l'existence de ce parc national type, qui est dominé par la montagne sacrée du Fuji (environ 3.800 m. d'altitude), la plus élevée et la plus célèbre du Nippon. Le visiteur, même le moins impressionnable, ne peut manquer d'être frappé du caractère grandiose de cette région, avec laquelle peu de sites au monde peuvent riva-

liser. La masse imposante du Fuji, aux lignes pures, se dresse au milieu du parc ; parmi les cinq lacs qui l'entourent, les plus pittoresques sont ceux de Kawaguchi et de Yamanaka ; le lac Ashinoko, dans la région de Hakoné, offre sans doute les plus beaux aperçus de la montagne. On voit aussi dans le parc de superbes forêts, comme celle de Aogi-ga-hara, des champs très étendus de rhododendrons, de hautes cascades comme celle de Shira ito, des sites sauvages comme Owakidani. Le temple d'Asama, au sommet du Fuji, attire à certaines époques un grand nombre de pèlerins.

6° *Chubusangaku*. La meilleure vue de ce merveilleux parc, qui est constitué par les Alpes septentrionales du Japon, est celle dont on peut jouir de Kamikochi sur la chaîne Hotaka et sur le lac Taishoike.

7° *Yoshino-Kumano*, au Tud-Est de Hondo, est un parc national plus riant que les deux précédents. La rivière Kumano, qui provient du district de Yoshino, traverse la région par des gorges profondes, et forme des cascades et des rapides tout à fait remarquables.

8° *Daïsen*, au Sud Ouest de la grande île, est un parc montagneux. Il est dominé par le mont Daïsen, dont la silhouette rappelle de loin celle du Fuji. La plus jolie vue est celle que l'on a de Yamigahama. La flore y est particulièrement intéressante.

9° *Mer intérieure de Seto*. Ce parc national maritime est également situé au Sud-Ouest de Hondo. Sa renommée est telle qu'elle nous dispense d'en vanter les mérites. Peu de spectacles au monde sont aussi dignes d'être admirés que ces côtes profondément découpées, où les conifères se profilent sur l'horizon à proximité de plages toutes blanches, et où d'innombrables îles, telles que celle de Benten, plus pittoresques les unes que les autres, ajoutent encore au charme de cette région privilégiée.

C. DANS L'ILE DE KYUSHIU

10° *Aso*. Le parc de ce nom est entièrement volcanique. Le cratère de l'Aso, sans doute le plus vaste qui soit au monde, est composé de plusieurs cratères secondaires, dont le plus important est celui du mont Nakadaké. Certains cratères témoignent d'une grande activité volcanique, tandis que d'autres ont été remplis par les eaux et sont devenus de fort jolis lacs. Des rochers aux formes bizarres, comme par exemple celui de Tengu, constituent une attraction complémentaire qui n'est pas négligeable.

11° *Uzen* est plus célèbre pour ses stations thermales que comme parc national, et est très fréquenté par les touristes et par les étrangers résidant en Extrême Orient. On recommande particulièrement la vue dont on jouit de la presqu'île de Shimabara, et la visite du Jigoku (enfer) au milieu des laves fumantes.

12° *Kirishima*. Les volcans de ce parc national sont les plus méridionaux de l'île Kyushiu, et méritaient d'être classés au même titre que ceux de Unzen. La montagne sacrée de Takachiho domine la région qui comprend de nombreux cratères, lacs, torrents et rapides ; des parties absolument dénudées alternent d'une manière curieuse avec d'autres où la végétation est luxuriante.

*
**

On constate ainsi que les Japonais ne se sont pas laissés distancer par les autres peuples en matière de protection des sites naturels. Leur propagande est d'ailleurs remarquablement bien faite, et de nombreuses brochures illustrées, cartes-vues, etc., sont éditées par la *National Park Association of Japan*.

Lucien POHL.

Le Gérant : DEMORLAINE.

IMP S. PACTEAU
LUÇON (VENDÉE).
